

XYZ. La revue de la nouvelle

L'angoisse de vaincre

Jean Pierre Girard



Numéro 50, été 1997

50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4552ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (1997). L'angoisse de vaincre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 33–38.

L'angoisse de vaincre

Jean Pierre Girard

Pourtant, je ne peux pas
m'être perdu, puisque je ne
vais à aucun endroit précis.

TABARY

Valentin le vagabond

Si dans cinq minutes, je n'ai
pas trouvé un abri, je continue
à chercher.

TABARY,

Valentin le vagabond

T'es du parti des perdants,
consciemment,
viscéralement,
et tu regardes en bas,
mais tu tomberas pas,
quand on aura besoin de toi...

JEAN-JACQUES GOLDMAN

Famille

Dans ce pays on peut marcher le long de la route pendant des heures sans voir une seule maison, et même, quand on le désire, on peut lever la tête et le pouce, appeler, démontrer qu'on souhaite monter dans une voiture, aller ainsi beaucoup plus vite.

Marcher, je trouve, c'est bien mieux, ici, dans ce pays, sauf si on emprunte ces autoroutes où des voitures filent à si grande allure, sauf le long de ces routes-là, où plein de gens roulent à toute vitesse et se dirigent quelque part, savent où ils vont, leur destination, c'est tellement bien, si méritoire, c'est excellent, je les envie parfois d'ainsi savoir, de connaître leur point d'arrivée, de chute. Le long de ces routes, oui, marcher est moins recommandable; marcher le long des routes où on ne vous voit guère peut même devenir assez dangereux.

Beaucoup de ces gens, sur l'autoroute, ce matin, ces gens qui me dépassent, qui me laissent le pouce en l'air, semblent durs et clos, malgré leur destination connue. Ils roulent, feignant souvent de ne pas me remarquer.

Je me demande ce qu'elles leur apportent, alors, cette destination, cette connaissance, puisqu'elles ne laissent même pas une place pour moi dans leur bagnole, même pas un sourire sur leur visage, pour moi — ou alors au contraire, ils sourient, et je vois bien, même à cette vitesse, de quelle hauteur ils me toisent et me méprisent, à quel point c'est leur sourire qui m'écarte d'eux. Moi qui croyais que poursuivre un but, être certain de quelque chose, permettait de sourire; moi qui croyais qu'un sourire, forcément, rapprochait.

Trompé. Me suis trompé, encore. Je mourrai sur le cul, imbécile et naïf, c'est certain.

Peut-être leurs certitudes ne sont-elles pas étrangères à leur distance, me dis-je, soudain, peut-être un horizon enfin délimité durcit-il le regard plutôt que l'inverse, comme je l'ai jusqu'ici imaginé, peut-être les certitudes possèdent-elles des effets secondaires, pervers comme les maladies, qui agissent sur la capacité de regarder en face ce qui diffère, des effets bizarres qui font que l'être sûr se détourne, même si sa pupille reste fraîche, bien irriguée, apparemment disponible, quelque chose est mort, sec, vieux et terminé, dans l'œil de l'être enfin certain de quelque chose. Mon Dieu, peut-être savoir tue-t-il le regard. Le Savoir serait comme une couverture sur des fleurs qui ont besoin de soleil... Mon Dieu!

Ou alors bien sûr, c'est ma veille à moi qui contamine mon propre regard, ma voix, qui m'entraîne à craindre toutes sortes de saletés, c'est tout à fait possible aussi.

Mais ce sont des gagnants, quoi qu'il en soit, ceux-là qui passent ainsi, devant moi sans me voir, des gagnants, comme on dit, qui roulent vite et si bien, qui font voler si haut mes cheveux, mon blouson, je ne vois pas d'autres noms pour ceux qui filent à cette vitesse.

Et je me demande, les voyant filer, s'ils savent, les gagnants, ou s'ils voudraient savoir, que d'autres marchent lentement, par choix, sans toujours posséder les mots pour se dire, mais sans faillir pourtant, traçant autrement la vie, des qui acceptent que les choses se terminent mal, ou ailleurs, à côté de l'objectif où ne menaient de toute façon pas leurs pas. Je me demande si les gagnants appellent ces autres des

paumés, des perdants, et s'ils respirent mieux, ces gagnants, à l'idée de ne pas être les paumés de ce monde.

Je me demande, marchant seul, à reculons, sur l'accotement, le pouce levé, je me demande des tas de choses, et c'est à ce moment que surgit ma peur.



À la hauteur de Louiseville, sur l'autoroute 40, ce matin, j'ai eu soudain très peur.

Si peur en fait, que j'ai laissé l'autoroute où les voitures allaient trop vite pour moi, j'ai piqué au nord, gagné les terres, et je suis venu m'accroupir à l'entrée de cette petite ville de province, ça faisait des heures que je marchais, c'est vrai, des jours en fait, si on veut, des années tiens, et c'est peut-être pour cette raison que je trouvais le ciel trop bas, mes bottes trop sales, et ma tête trop brouillonne; c'est sans doute pour cette raison que ma peur avait tellement de prise sur moi.

Je croyais avoir assez bien réagi pour apaiser ce qui devenait lentement une terreur sourde, mais je me trompais. Accroupi, recueilli, j'ai constaté qu'elle ne l'entendait pas ainsi — on dirait même qu'elle a profité de mon arrêt pour redoubler. Le malaise diffus est devenu physique, très localisé. Mes mains se sont mises à trembler, enfin c'est ce que j'ai remarqué en premier. Je me suis agenouillé sur le bord du fossé, puis je me suis assis sur les talons, et j'ai essayé de rassembler mes idées. J'avais du mal à conserver mon équilibre, mais il fallait que je m'accroupisse sur le bord du fossé, dans la roche concassée, quelque part, que je m'immobilise si c'était possible, que je tempère ma crainte et que je rassemble mes idées, que j'arrête un instant les brindilles qui volaient au vent, que je fasse éclater comme des disques d'argile les peurs projetées vers les cieux par les arbalètes des autoroutes.

Dès les premières secondes d'immobilité parfaite, ma peur a cessé son progrès, sa marche vers moi, de sorte que pendant un moment les choses me sont apparues un peu plus claires; j'ai arrêté de trembler; il suffisait sans doute que je m'impose un aussi carcéral arrêt pour que ça devienne limpide. Et que ça fasse aussi mal.

Car tous ceux-là, dans ma génération, ai-je cru lire dans le brouillard de Louiseville, tous ceux-là qui méritent les postes si

convoités, ceux-là qui occupent les positions, qui exercent le petit pouvoir, tous les rapides, les gagnants, ce sont bien les plus assoiffés, n'est-ce pas, que je me suis dit, ce sont les plus volontaires, les plus sûrs, les plus méritants sans doute, et aussi les plus durs, les plus hargneux, les forts en thème et en gueule, ceux qui peuvent lutter longtemps avant de l'emporter, capables de compétitionner, de se battre, d'en vaincre d'autres, capables d'oublier jusqu'aux cris de la foule, les on-dit, la pression des regards, ceux qui ont dans le sang la volonté, la force, le courage, la bestialité de faire ce qu'il faut pour gagner. C'est bien ce qu'on leur montre, c'est ce qu'ils apprennent à vouloir, cette victoire, c'est ce qu'on leur a enseigné, afin qu'ils s'en sortent, afin que leurs enfants s'en sortent, et c'est bien cette guerre de tous les jours qu'ils enseigneront à leurs petits, ils parleront de jungle, ils diront qu'il faut pouvoir se battre, se défendre, faire sa place, durer, c'est comme ça que ça fonctionne, n'est-ce pas ? C'est bien ça ?

Oui, c'est bien ça. Mais pourtant, ils ne savent rien, ces gagnants, de la véritable angoisse : celle de vaincre, quand c'est un humain, de l'autre côté, qui a perdu.

Non, me suis-je dit. Ils n'en savent rien. L'amertume du vaincu, sa hargne immense, les mines dissimulées la nuit dans les parterres, la surdité totale de celui qu'on a humilié. Ils n'en savent rien. On a appris à se battre, mais pas à vaincre. Personne ne nous montrera comment il importe de vaincre. Non, ils n'en savent rien, parce qu'ils ne savent pas gagner, trop terrorisés par l'idée de perdre, ils n'y ont pas réfléchi, pour eux la victoire importe plus que le sens, et de cette manière, d'une victoire à l'autre, ils perpétuent l'affrontement.

Je crois vraiment qu'il en est ainsi.

Mais alors, les autres, les tendres, les pauvres, continuai-je en silence, ceux qui regardent ailleurs, qui refusent de prendre les armes, ils disparaissent, non ? Par la force des choses, en quelque sorte. Ils vivent dans les broussailles, ceux qui refusent de se galvaniser, ils vivent loin, parcourent les champs à la recherche des débris ; ils les ramassent en essayant de ne pas les abîmer davantage, ils les portent sur leurs épaules ou dans des sacs de plastique IGA, ils s'en vont les recoller, en faire renaître une petite lumière, et doucement ils s'effacent, ces paumés, et ils ne demandent rien. On ne les remarque même pas. C'est bien ça ?

Des cailloux gros comme mon poing dévalaient vers le fond du fossé, à Louiseville, c'était assez pitoyable je crois. Triste. Je sentais venir la guigne. Et c'est bien moi qui basculais les rochers, régulièrement, vers le fond. Tout à fait moi.

Mais qu'est-ce qui se produira, tout à l'heure, me suis-je demandé, quand de la tribu des hargneux ressortiront les nouveaux bonzes ? Qu'est-ce que ça donnera comme monde, comme arène, comme cirque avec plein de bêtes dedans, et des assoiffés de sang dans les estrades ? Nos ancêtres n'ont pas eu à choisir, mais nous, sur la foi de ces aïeux qui ne pouvaient rien connaître de nous, nous avons choisi d'inventer le moins possible notre parcours, notre réalité, et nous nous sommes engagés sur le même asphalte, nous avons livré le même combat, à leur suite, nous avons appris à nous mesurer entre nous, à nous battre souvent, pour ensuite seulement, au terme des bruits de chaînes, laisser poindre notre insigne charité, ensuite seulement, une fois victorieux, une fois nos arrières assurés, notre charité, plus tard — et bien entendu ce sont les plus durs qui seront les plus charitables, plus tard, quand la charité sera à la mode, quand elle sera le réflexe ultime avant les crues et les nouvelles armées, n'est-ce pas, ils donneront beaucoup, ceux-là, les gagnants, ils donneront tout, ces salauds.

Merde, une si grande peur, à Louiseville, un si grand effroi, comme un chalumeau dans ma bouche, une frayeur immense dans cette ville minuscule, ce matin, à proximité d'une cabane à patates bardée de néon, comme un sentier de graisse vers l'enfer, chemin balisé par la pétarade des silencieux défectueux de voitures américaines, de VTT crasseux et de 4 *par* 4 remontés pour le *cross*, devant les brindilles innocentes emportées par le vent, nous nous trouvions, ma terreur et moi, à Louiseville, ce matin, nus et vulnérables, traversés par la certitude que même la puissance immense des vaincus, la force tranquille des paumés, ne suffira pas à soutenir ce monde, quand les vainqueurs de nouveau seront à genoux, demain, quand ils se tourneront vers les véritables assises, quand les gagnants agonisants quémanderont une aide dont ils ne savent pas qu'elle est déjà en action, pleine, mais totalement insuffisante, dérisoire.

Traversé, j'étais, par la certitude que même cette force-là ne suffira pas, qu'il se trouve désormais un point dépassé, laissé derrière, négligé, trop tard.



J'ai eu froid, j'ai prononcé *frette*.

Je me suis remis à trembler.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour attribuer ma certitude à la fatigue, à la pluie qui ne venait pas, à n'importe quoi.

Et j'y suis parvenu.

Heureusement, oui, j'y suis parvenu.

Je me suis dit : Non, non, tu t'égares, ce sont tes longs jours de marche et la confiance perdue qui te font broyer du noir.

Pendant un long moment, je me suis cru, j'ai été rassuré. Et alors, fort de ma cécité, j'ai désiré ardemment profiter de ma foi, et j'ai souhaité suivre pour de bon le sentier des rochers, quitter l'asphalte. Il y avait là une tentation assez simple, comme si la fonction du vide était précisément de m'avalier, je crois ; le trou noir, le vide, représentant la dernière densité. Suivre le sentier des rochers est alors devenu irrépressible, même en regard de tout ce que je possédais déjà, tout ce que je défendais, tous ceux qui peut-être m'aimaient, un désir de pur duquel je ne me sentais pas encore digne, mais voilà : suivre ce matin les roches, disparaître, et ainsi au moins ne plus nuire aujourd'hui, c'était mon évidence à moi.

Alors j'ai donné une seule petite secousse à mon être, un seul petit élan, et c'est tout ce qu'il demandait, cet être. J'ai basculé dans le fossé, j'ai dévalé, j'ai roulé, je riais, j'ai croisé dans ma dégringolade un beau cadavre de marmotte qui sentait pas très bon mais qui ressemblait au docteur Ferron et qui me souriait aussi, et j'ai roulé jusqu'au fond, sans faillir une seule seconde, unilatéralement et parfaitement vaincu, vaincu oui, et un rien plus paisible, aussi, enfin.

Sainte-Élisabeth — Joliette
juin 1992 — novembre 1996